



**en français dans le txt**

*Il rit, mange, se divertit bien et un seul sujet éternel de révolution : l'incompétence des autres, dont nous incarnons très volontiers le summum et la quintessence. Rien ne lui échappe de son monde dont nous préférons tout ignorer. D'ailleurs, nous n'avons pas le choix, et nous préférons mettre le pied sur le tuyau, que l'autoroute de l'information lui gèle dans la figure; on ne sait jamais. On ne trouvera donc pas dans txt de beaux textes et matière à réflexion ou à se récréer. Se re-crée, uniquement et éventuellement, ou continuer, s'exercer à se créer contre vents et marées, contre ces légions de gens civilisés, solidaires, pleins d'humour mais conséquents, responsables mais irrévérencieux, drôles et très, très intelligents. Moeha Crevay*

**txt est écrit sous réserve d'être lu. Ne luiit que lu. Ne nuit queue ni tête.**

# La mochernité

## Le texte & la voix du dieu

On répudia la religion comme s'il s'agissait d'une vieille suspension poussiéreuse, que la clarté de la conscience pouvait désormais reléguer parmi les légendes obsolètes. Mais en congédiant le seigneur et tout le saint frusquin, il fallut bien conserver malgré tout la langue magique qui était née dans son sein, et qui était la seule chose, si précieuse il est vrai, dont on disposait pour n'être pas un ver aveugle et muet, rampant dans le noir vers son destin sans conscience. Le texte et la voix demeurèrent le texte et la voix du dieu,

et commencèrent à se nier eux-mêmes en s'exprimant. La vérité se voila. Le dommage avait eu lieu et il fallait s'en accommoder, et ce ne furent comme on le voit, que des accommodements.

Les églises se désaffectèrent, mais les sectes accaparèrent le cœur vacant, veuf, désemparé, des hommes. La voix et le texte du dieu furent contrefaits sur toute la ligne par les marchands, qui pouvaient désormais, depuis l'escamotage de la divinité suprême, agiter en toute impunité des diabolins fugaces et rieurs

entraînant les enfants dès le berceau dans leur danse vaine, épuisante et stérile. Danse de mort où le langage vidé du dieu pérorait, bavardait, possédait, plongeait tous les esprits dans l'ivresse des sens et l'oubli de soi des pavots et des images. Toutes les images s'affichèrent comme autant d'icônes sacrées et obsédantes, tyranniques, dans lesquelles le dieu mort venait hanter les vivants de sa présence occulte exaltée par sa disparition proclamée. Il devint impossible de naître, de vivre ou de mourir.

Les médecins durent achever les corps des hommes qui ne savaient plus comment, pourquoi ni quand mourir. Il fut alors nécessaire de nommer, dans la langue du dieu mort, toutes les choses mortes, en accompagnant l'ensevelissement et préparer l'éveil, la transfiguration de la métamorphose. L'image du cocon du papillon, et la légende enchantresse et sinistre, terrifiante, de la résurrection du Christ qui en est issue, se répandirent comme un signal biochristique prodiguant sa jouvence

anticipée. Le signe (le chant du signe précédant la mort du signe), Gigabrother, recueillit comme un entonnoir géant le fatras de tout ce qui devait servir à amalgamer la coque étanche où le jeune monde (et ce n'est qu'une image) germe. Au jour de l'essor, Giga exploserait en débris, pour renaître et ainsi de suite, jusqu'à la dernière incarnation et la disparition inéluctable du signe intermédiaire délivrant une présence inconnue à la présence elle-même. Et ce bric-à-brac qui s'engouffra dans Giga était le texte.

# La fin du moche

La fin du laid correspond au début du rien, du plat, de l'insignifiant, du creux. Ni beau ni laid, l'indifférent en tant que catégorie esthétique a la délicatesse reposante des cadavres. Elle en a aussi les couleurs, gris, beige, vieilles roses qui ont séché, se sont racornies ou ont pourri, bleus passés au soleil et qui ont survécu aux teintes chaudes, teintes éteintes. Le laid était venu comme une contreforme du beau, une inversion de valeur, un monde debout sur la tête; par la glorification du dernier stade glapissant du baroque (art du laid déjà), le kitsch.

Beau laid ou laid beau, l'affreuse sonorité des formes-mules exprime l'absurdité qui gagne ses droits par la dévastation de l'esthétique, canon de la beauté absolue, arrachée à ses domaines surpèmes par les contorsions

torves de l'horreur et de l'atroce. C'est la mochernité. Regarder le laid comme du beau commence par simplement prolonger la tradition esthétique qui a toujours fait du beau avec du laid, ou plutôt, au tout début, du beau avec du rien, de l'insignifiant. Le beau précipita des choses dans la laideur, par contraste, opposition nécessaire, en en érigeant d'autres sur des piédestaux. Puis le laid s'est mis à valoir en tant que beauté lorsque la beauté n'a plus su défendre sa position, retenir son pouvoir toujours si menacé, controversé. Vaincue, elle se crut un temps renaissante dans l'épouvantable, l'ignoble, elle se contrefit en riant comme une folle, hagarde, jusqu'aux haillons de paillettes et les couleurs fluo. Ce fut le temps du moche. Tout ce qui était moche était beau, tout ce qui était nul

était génial, misérable, grandiose; stupide, intelligent, et ainsi de suite. Ce fut le temps des stériles inversions de valeur, du nouveau. Enfin perdue, défaite de toutes ses illusions, la beauté s'est repliée dans sa dernière demeure, le froid, l'éblouissant marbre des statues. Elle y rayonne d'un éclat extraordinaire, solaire. Les visiteurs du Musée du Louvre ont les yeux qu'ils n'ont jamais eus, emplis de tant de splendeur et de lumière, devant la Vénus de Milo. Les moins exaltés parviennent à photographier, mais surtout filmer, l'événement réel d'un objet immobile, qui regarde ailleurs et qui pourtant les regarde. Cet objet statique contient plus de mouvement que l'aile d'un passereau jouant à poursuivre un papillon. Les photographies et les films ne retiendront rien d'animé, d'instantané, de ce mouvement. Mais la ferveur

et la dévotion de certains, contraints, la caméra à la main qu'ils n'osent plus élever, agenouillés devant les dieux et les déesses, à regarder, les yeux débordants de larmes, plutôt que de prendre des clichés, en dit long sur la splendeur et son retrait fascinant dont tous se font le reflet. Pendant ce temps les temps ont pris leur couleur de muraille, de vile caverne osseuse et triste, cadavéreuse. La fin du moche est un soulagement en forme de dernier soupir. On ne respire plus et la poussière tombe, pourtant balayée d'un vent glacé et désertifiant. Les couleurs se sont figées derrière des vitres et continuent à palpiéter mécaniquement dans des diodes, à l'intention du vide qui règne sans concurrence. La fin du moche et la plage amorphe qu'il laisse derrière lui comme tous les lendis, de la non-couleur noire de la suie et de celle, livide, de la cendre, est la promesse d'une vue dégagée, lavée, purifiée. Le sacrifice fut-il

vain? De quelle aube va-t-il s'ensuire? Nous n'en savons rien. Mais... hep... minute, papillon... doucement les trompettes de l'apocalypse! La mochernité, moi, j'y tiens, j'y tiens encore de toutes mes pauvres fibres, de tous mes muscles et de tous mes vaisseaux qui n'ont pas encore coulé! Offrons-lui un bel et digne feu d'artifice, à l'empire de l'artifice, à sa mesure, qui n'est pas celle d'une rognure. Que les cieus s'embrasent et que les cordons des rideaux s'enflamment de tous leurs ors! C'est la saison de l'Hypermoche. On ne va pas passer dans l'éternité sans avoir bien fêté, en la portant aux

ARTIF  
CIEL

suite page 4

# Ultimes rationalisations à propos du

C'est dans *Le cas Murdock* (Les presses de lassitude, 2013) que fut mentionnée pour la première fois publiquement une des collections les plus vastes et les plus secrètes qui soient, galerie privée en somme, le musée d'art laid du riche collectionneur américain Abraham Davidson.

Les objets présentés dans ce musée à l'intention de rares privilégiés (dont fut feu Sekens Murdock, musée dont les portes s'ouvriraient au plus large public après le décès du collectionneur) ont tous la caractéristique d'être de la plus grande laideur possible. On ne confondra pas la laideur en question avec un quelconque rococo, kitsch ou baroque plus que

tardif, qui ne seraient que transvasés du monde du laid dans celui du beau; il s'agit bien ici d'objets hideux qui ont été collectés pour être montrés en tant que tels, c'est à dire affreux. Il n'y a pas là non plus exhibition d'un *entarte Kunst*, cimaises de l'horreur et du terrible de choses qui devraient se proscrire, être détruites et dont on aurait conservé, pour l'édification, quelques échantillons significatifs.

La mocherie y est montrée pour elle-même, dans son assiduité, son obstination répugnante, mesquine, butée, admirable. Il n'y a là que la leur acharné de mains et de

cerveaux entêtés à tenir et à ternir, autant que possible, le terrain, par les moyens de l'art, l'art de nuire, l'art de tout enlaidir, de tout gâcher, de tout montrer sous son jour le plus défavorable, consciemment ou non, afin de donner le plus de mal au bien.

On y trouve beaucoup d'objets d'artistasserie industrielle, d'artiscoterie suffisante ou d'amateurisme professionnel, mais aussi du professionnalisme amateur, ainsi que de l'amateurisme d'amateurs et du professionnalisme de professionnels. La plus étonnante diversité règne dans ces salles immenses, dont certaines sont

assez grandes pour contenir des locomotives, des avions, des navires et même des bâtiments entiers déplacés pierre à pierre.

Parmi les pièces de dimension modeste, on citera l'ensemble des puzzles Gatineau qui est décrit dans le *Murdock*, ou encore de nombreuses salles exposant les dizaines de portraits que Davidson fit exécuter de lui au fil des ans, par des mains anonymes, place du Tertre ou ailleurs, dans la rue, qui sont tous datés et signés d'artistes inconnus, et que Davidson a numérotés comme autant d'*autoproutraits*. Bien plus qu'un exercice

d'exécution, de mise en garde ou en majesté, la galerie d'art laid ne se livre plus à l'opération d'inversion habituelle de valeurs.

C'est l'abolition pure et simple de ces valeurs et de la hiérarchie qu'elles supposent, le moment où elles s'égalisent, que l'art laid, cette contradiction dans les termes (puisque l'art est dans son principe la source de toute beauté, ou n'en est pas, de l'art) vient démontrer avec l'énergie du désespoir propre aux catégories esthétiques grisonnantes, mais ici projetées dans leur plus entière, même si dernière, vigueur.

## Après mille et mûres réflexions



### Le kiosque ajourné

Ça commence au 18e avec des marchands de feuilles dont l'origine remonte à la nuit des temps, des colporteurs d'objets mentionnant des textes; mais qui ne prend cette connotation de presse journalière, périodique, que peu de décennies avant la révolution. Ça finit ici avec le kiosque ajourné; le style inimitable de la presse quotidienne commence à rejoindre le sein de la littérature avec Nietzsche, à qui l'on a suffisamment reproché d'écrire comme les journaux, et s'achève avec nos pamphlets, revues et magazines. De l'enflure prodigieuse qu'avait pris, en moins de 3 siècles, la presse bouffie par son importance planétaire et ce qu'on peut appeler la médiocratie, crève comme toute baudruche, aussi grosse soit-elle, d'une microscopique et néanmoins fatale piqûre d'aiguille, notre ego-presse, qui ramène le propos aux propos d'un seul, lequel s'universalise par là, presse finissant d'être la préoccupation de tous, s'enlisant dans les intérêts de très peu, et vice

versa. Exit la presse. La littérature qui l'avait inventé par commodité, par jeu et infini métamorphisme, la réabsorbe comme un détail stylistique de plus à sa panoplie de tant de couleurs qui ne la remplaceront jamais, elle. La presse, les médias condamnant ou louant, supportant la littérature! Quelle blague! D'avoir essayé, les voilà bannis, radisés, et après avoir été jetés

aux pires tâches de la voirie de l'expression textuelle, les voilà abandonnés aux caprices d'un écrivain tout seul, parlant de lui à la troisième personne. Quelle humiliation, quand on a connu le destin des étoiles! La punition vaut bien l'outrecuidante infraction. Puis l'ingrate tâche sera une bonne correction, de quoi se racheter une conduite, pour tout un vocabulaire dévoyé.



On nous laisse entendre, plus que l'on nous dit, que nos publications n'ont aucun intérêt, qu'elles sont issues d'un individu isolé et par là-même, inexistantes.

Mais c'est la dernière de nos inquiétudes, après mille et mûres réflexions tarabustantes obnubilantes, taraudantes, qu'elles en présentent, de l'intérêt, pour un certain public dans ses attentes.

Nous publions pour répondre par avance à toute accusation d'autisme, d'isolisme confus et informe. Nos paroles s'ordonnent, s'impriment en colonnes, s'organisent, s'articulent nettement, chacun pourrait en témoigner, si nécessaire.

De toute manière, dès que nous essayons par mégarde d'attirer l'attention sur notre travail, ceux à qui on s'adresse se retirent précipitamment, donnant à voir tous les signes de per-

sonnes très affairées, trop sollicitées (il est vrai) par des démarches marchandes comme la nôtre — bref par de la promotion publicitaire de plus. Aujourd'hui, selon les progrès de l'économie, il faut commencer par payer le client pour le temps qu'il vous consacre, avant d'espérer lui fourguer quoi que ce soit.

Notre éventuel public a bien d'autres motifs d'intérêt que ce que nous présentons très importunément. Mais si nos produits certes ne sont pas achetés, nous les mettons en vente pour signifier que nous les proposons au monde, même si en en profite pour les dédaigner (rien de personnel, comme pour tout ce qui a failli à le séduire).

L'essentiel est finalement qu'il soit lui-même à l'origine d'un refus volontaire ou par défaut, chose que nous obtenons de ce client débordé, qu'on s'arrache.

Pour le reste, que personne ne soit plus en mesure d'ac-

## De la supériorité

LA FACILITÉ qui a conduit l'intérêt général vers les images visuelles est un travers regrettable. La puissance d'évocation d'une description est mille fois supérieure à tout ce qu'une chose montrée par des champs lumineux délimités par un cadre peut produire, et cela dans une multitude de dimensions incomparables.

On a souvent l'impulsion de mettre des textes en film, mais c'est toujours un ap-

pauvrissement qui en résulte - sauf dans le cas de textes vraiment indignes.

À l'inverse il serait amusant de transcrire des films en texte. Je ferais bien l'exercice avec *Objectophilia* (le film de Joybringer sur le DVD *The man with the golden dick I*) par exemple. Il en découlerait un enrichissement du propos.

L'image visuelle est toujours une réduction, parce que c'est par l'imagination

# Le Musée d'art laid Davidson

Avec la fameuse baseline : « Tout finira dans la collection Davidson », on comprend qu'une esthétique retourne là d'où elle est venue. La mise au public du musée Davidson correspondra à une stase gigabrosaurienne majeure.

On lira avec profit l'ouvrage d'Abraham Davidson La création (la foi) commence où finit la raison, Les Presses de Lassitude, Paris, 2149. Le fondateur du musée d'art laid y donne les clés fondamentales du vaste portail comme de la petite porte dérobée, entrée des artistes, de son entreprise esthétique.



de zéro

La devise révolutionnaire se réalise comme une prophétie lugubre. Liberté, celle d'avoir accepté sans contrainte un monde où parler et agir s'effectue dans le vide ou dans le virtuel, ce qui est la même chose.

Égalité, celle d'être et de choses qui n'ont plus de consistance, ne s'indifférencient plus et s'équilibrent dans leur annulation d'abord réciproque, puis personnelle (liberté encore).

Fraternité : libre et égale condition des membres d'un groupe volontairement réduit à rien. Gigafrères, tous unis dans la même pâtée.

C'est le bon moment pour repartir à zéro.

## ns tarabustantes, obnubilantes,

céder à ce qui pourrait l'ins-truire n'incombe point à nos responsabilités.

On pourra s'imaginer que nos marchandises sont de fausses marchandises, des simulations d'objets marchands. En un sens, c'est vrai. Pourtant ces objets sont réels, ils existent et on peut les recevoir si on les achète, comme avec n'importe quelle marchandise en ligne. Loin de nous l'idée de participer à titre gratuit à une « communauté de création » et autres navrants pièges modernes.

Il y a également la transmission plus ou moins reçue consciemment, des idées et principes que nous publions, et là c'est l'occultation intégrale ou, au mieux, le cynisme qui opèrent et résultent.

Ce qui ne nous est pas acheté, mais pris, en étant envisagé (encore une fois, le seul soupçon qui détourne de nos travaux est déjà un acte en-

vers eux), repoussé, rejeté doit nous donner en retour et nous donne, effectivement, par un autre biais. Ce qui ne se paye pas, se dérobe, se paye bien davantage, sans que les puissances de la magie aient à être invoquées pour autant. Un échange intervient même avec ce qui ne nous aperçoit pas. Cette inapercevance elle-même nous est octroyée, nous la recevons, percevons plus froidement qu'un inspecteur de l'impôt!

Nos livres à deux pages révélaient à cet égard une clé majeure. Ils offrent tout de leur contenu dans leur présentation numérique, tout... sauf le papier qu'on tient entre ses mains, le livre véritable! Ici c'est nous qui dérobons. Le livre semble être consommé sans être apparu, pourtant son absence physique de livre continue à représenter un manque, ne serait-ce qu'en terme de possession. Mais l'achat du livre

ne paraît pas devoir s'imposer non plus, puisque le « livre » a déjà été « lu ». Reste l'idée d'un gadget amusant à détenir.

Mais ce machin n'aura pas la passivité charmante d'un objet, amusant à son heure, comme un autre. Un livre à

deux pages à ce sujet peut se projeter, comme une suite à « Le livre à deux pages » de Vautréamont (Le livre à deux page joue et gagne, Le livre à deux pages 7 secondes plus tard, Le livre à deux pages contre-attaque, La vengeance du livre à deux pages, Le livre à deux cages, etc.)

## Ils ne lisent pas haha

On entend encore et toujours le même refrain, partout, toujours : les gens ne lisent pas, ne lisent plus. Mais qu'est-ce qu'on en a à foutre, qu'ils lisent ou non?

D'ailleurs ce n'est pas vrai. Ils lisent tout le temps. Distraitemment, rapidement, en s'en débarrassant, en sautant des lignes, des pages, ils parcourent des étiquettes, des modes d'emploi, des contrats, ils patagent dans des tartines de textes en essayant de se désengluier tout en arrachant l'« info ». Ils ingurgitent des signes par

poignées et il leur en tombe sur le plastron, il ne faut pas être dégoûtés pour les regarder.

Qu'ils ne lisent pas, ou si mal, ne nous concerne guère. Ne pas savoir se procurer les moyens du plaisir (autrement que par intoxication), c'est se couper de la seule possibilité qui existe au monde d'échapper à la frustration, à l'idiotie et à la misère. Le plaisir est une sanction : celle d'avoir fait un effort. Cet effort éludé, point de joie sur terre. Tourner des bou-

tons ou des pages ne suffit pas. Il faut s'ouvrir aux choses pour les recevoir. Le plaisir ne vient que de là.

Que des myriades de consommateurs exigent le plaisir des objets sans trouver la ressource de les inventer eux-mêmes est leur malédiction, pas la nôtre!

Vient de paraître : *Que l'encre de lire me prenne, alors...* par Darne de Thon-Obèse, 2 pages, Les presses de Lassitude, collection Le livre à deux pages.

## é des images textuelles sur les visuelles

qu'une image est perçue. Si l'image est déjà visible, l'imaginaire se trouve dès l'abord limité, alors que si l'image est décrite par des mots, l'imaginaire peut développer son interprétation de façon plus personnelle. Ainsi de la transcription d'Objec-tophilia en texte, quelqu'un qui n'aura jamais vu le film pourra s'en faire des images mentales qui lui seront plus originales que le film dont le texte est tiré.

LE CAS MURDOCK\* présente l'aspect curieux, à plus d'un endroit, d'être une façon de transcription d'images graphiques en texte. C'est un retournement vers le texte d'un esprit orienté vers l'image. Avec l'impression confusionnante qu'un texte est aussi une association d'images

(comme encore plus les idéogrammes) et l'impression générale d'une seule source véritable à tout jaillissement de la représentation, et la fausseté, l'injustesse de tant de ramifications produisant certes de vastes fleuves, mais encore plus de platitude et de noyades.

### PLATITUDES

Le soleil se couche sur la mer. Il se lève sur la montagne. La forêt est noire et sèche. La ville est immense et grise, bruyante et poussiéreuse. Le soleil luit. La lune est pleine. Le chien aboie, la voiture klaxonne. Les fem-

mes travaillent. La route traverse le village. Il pleut. Le fleuve coule au travers de la campagne. Les repas se prennent pendant les pauses. Les plantes poussent et les enfants grandissent.

\*Le cas Murdock, collectif, 2012. Les presses de Lassitude.

# LES ANGES DU PÉCHÉ

# Qu'est-ce donc qu'un livre?

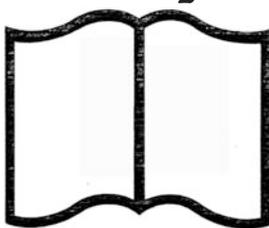
Qu'est-ce qu'un homme sans corps? Tel qu'on en entend dans un téléphone? Est-ce là un homme entier? Même chose pour un livre. Un livre numérique, des caractères digitaux sous la forme d'impulsions électriques ne font pas, et ne feront jamais un livre. *Un livre numérique n'est pas un livre.* Il ne s'agit que de son reflet, de son ombre. Le savoir ne peut pas être distinct de son support, qui est le papier.

Nous sommes tous des enregistrements rediffusés les uns pour les autres, tels que les machines à enregistrer nous ont appris à nous considérer mutuellement. Nous ne connaissons que les modèles qui se déploient autour de nous, et nous ne savons que les reproduire. La peine que nous endurons à devoir les reproduire dans la chair fait toute la différence entre les originaux, qui sont mécaniques, et nous qui devons les copier au mieux, sans jamais y parvenir très correctement, ce qui nous

fait paraître assez peu estimables, en comparaison des pures formes enregistrées qui se répètent parfaitement.

0 texte! Notice de produit pharmaceutique, mode d'emploi de nettoyage ménager, avertissement griffonné sur un bout de papier, boulot métré texto, 0 ruine du dieu dont nous n'avons plus que les os, je voudrais que TXT fût le recueil de toutes tes manifestations de la plus infime à la plus grandiose, « merde à celui qui le lira », « C'est celui qui dit qui est », proverbe, injonction, palinodie, parabole, fable, métonymie, anecdote. 0 texte de tout ordre et de tout poil, de toute langue aussi, sauf de code ou d'un code indécryptable par ce que non-cryptique.

Le code n'est pas un langage et le langage n'est pas du code. Ceux qui imaginent que le progrès de la science permettra un jour aux machines de lire et de s'exprimer par le langage n'ont rien compris à ce



qu'est le langage. Le langage ne pourra pas non plus se réduire à du code. La logique et la raison opèrent avec exactitude et saisissent de la vérité, mais cette vérité a l'instabilité comme conséquence et penche toujours sur une nouvelle forme.

Le livre, avec sa densité propre à ses pages imprimées des deux côtés, le poids qu'il a dans les mains et la façon dont il demeure à l'endroit où on l'a posé, avec son marquage qui indique l'endroit où la lecture s'est interrompue et pourra reprendre d'autant moins qu'on aura oublié cette lecture-là, le livre est un recueil du savoir qui n'a aucun

équivalent et ne peut être remplacé par aucune prouesse technique.

L'écran d'un lecteur de « livre numérique » (contradiction dans les termes) est un absurde, puisqu'un tel objet peut recevoir des films, des photos, et permettre toute autre activité qu'un livre; ce n'est donc pas un livre, ni un surlivre. C'est une dégradation du livre et une tentative parfaitement vaine d'atteindre à la souveraineté du savoir, dont le livre est l'unique et irremplaçable recueil. Ce n'est qu'un outil de domination sans contrepartie, contrairement au livre qui, s'il est commandement, mot d'ordre, a pourtant le repos de la connaissance en lui et qui est une domination supérieure, plus puissante et plus noble. Le savoir en forme de simple instrument de coercition n'est plus une forme de savoir vivant, il s'agit de chaînes et de menottes, d'une cangue. Ces instruments sim-

plistes, conçus à l'intention d'un bétail, ne savent que répéter leur mode d'emploi et l'art de les moderniser. Pure expression machinale. Leur contenu ne peut que se recevoir du texte, que le livre est seul à receler en tant qu'unique source de la connaissance en son texte.

La dématérialisation est un crime aux yeux de la matière. Tout système, lancé dans le vide du systématisme, tend à sa propre dissolution. Ainsi le matérialisme dématérialise par obsession matérialiste.

Le gigabrosaurisme est un système qui se projette lui aussi dans sa propre destruction. Mais cette destruction est elle-même conçue comme faisant partie du système en question : Il s'agit du système des systèmes, son autodestruction (phoenixale selon une série de cycles non déterminée) sera renaissance jusqu'au dernier écho et...

QUELLE DÉCEPTION en y repensant que les « élites » intellectuelles françaises du vingtième siècle. S'appuyant sur Rousseau, Voltaire, pour les moins inspirés, pour les plus fines sur Sade, Fourier, Lautréamont et tous les philosophes allemands du 19e siècle, matérialistes, pessimistes, visionnaires, tout ça pour justifier leur propre dépravation, leur cynisme sous l'apparence de l'intellectualité supérieure et du

## Phalanstérien du tout

socialisme futuriste. Jeux à qui sera le plus riche et le plus oisif, le plus noceur, le plus lamentable en passant pour génial : acrobaties spirituelles parfois brillantes et souvent bien vaines, jouées à qui mieux mieux dans le chantage au politique, au social, à la mauvaise foi.

Chasses-gardées universitaires et institutionnelles du cérébralisme tarabiscoté et creux, de l'ignorance verbeuse. Tout est « intéressant ». Mitterrandisme. Fourier parvient à être très négatif, très pessimiste malgré lui. Sa critique seule a du sens; ce qui vient l'étayer de

perspectives constructives est une catastrophe encore plus critique par son impossibilité même (pas que lui me semble-t-il, tous les courants matérialistes du millénarisme industriel). Tout devait collaborer à un lendemain merveilleux de confort et de bonheur hérité de la certitude de la raison poussée à ses conclusions ultimes. Et collabora à la robotisation du bonheurisme. Imaginer une création divine parfaite, mathématique, un dieu de clarté et d'exactitude chiffrée, c'était aussi absurde que Wittengstein et sa logique pure, et du même goût. Mais la destinée phalanstérienne n'est pas plus absurde que la géanfraternité gigabrosaurienne; elles pourraient se compléter. Tout ce qui prétend à des conclusions logiques est plus sympathique et plus sensé, plus conséquent en termes d'expérience que ce qui retombe toujours platement dans le même écueil. On expose de grandes idées, on agite des débats puis on exploite ceci ou cela, un détail ou un autre, c'est de la direction artistique, du quéâtre, de l'aromatisation. La grande différence entre Giga et le phalanstère, c'est que le premier se moque éperdument de convaincre des

foules, alors que le propos de Fourier c'était ça. Giga se prétend inéluctable (Fourrier le prétendait aussi c'est vrai) mais ne croit pas du tout à l'adhésion des foules sinon par induction, imposition systématique et obligatoire, *carpet-bombing propaganda*, etc. Ça finira comme ça, l'avènement du phalanstère et de Giga, ça peut même être marrant! Mais comme tout ça est vulgaire! Trivial! Caca! Divinité Félix Potin! Avec son dessein d'épuiser enfin le mystère, d'éviter tous les secrets tout en restant joyeux et productifs... Gigabrother ça ne lui fait pas peur, ce malheur. Ce n'est pas l'épanouissement des passions, sa vision, mais la téléologie (télé au logis?) C'est la destination finale, le coup au but, enfin!

## La fin du moche

suite de la page 1  
nues, en la chantant sur tous les thons et sur toutes les morues, la gloire sublime formidable de l'ultralaid. La plus radasse des vedettes, Varlette Variéteuse, présentera l'émission, en comparaison de laquelle 3 millions de matchs de foot ou même quinze mille spots de pub pour un produit jeune auront l'air délicat, intello. Le dégueulassissime va prendre sous notre dictature artistique, l'ampleur et la dimension d'une apothéose ultime sublime. Les plus fragiles, les plus vieux, les plus délicats périront sur le coup d'un tel éclat d'effets détonants. La faute de goût, le mauvais ton, la fausse



L'hypermoche  
Le gigahydroeur  
Le megatroce  
La menstruosité  
L'ultralaid  
Le bout de l'ugly

du moche, le supramoche, un point d'orgue avant la démantibulation de l'orgue dont les débris d'ivoire, de plomb, d'or, de chêne, d'acajou et d'ébène ruisselleront tels une cascade au printemps. Nous sommes le portique, le frontispice de tant de maléfices, et bénéfices. Jugez à nos prestiges de la qualité du final du moche qui s'annonce! Quoi? Vous murmurez que nous ne sommes rien, que nous déraisonnons, que nous prenons nos sons de cloche pour des malmaisons? Rions ensemble alors, du peu de crédit que l'esprit, où qu'il se manifeste, porte en lui à vos yeux. Rien ne vient seul, jamais.



bx est une publication des presses de lassitude.  
INFO@LASSITUDE.FR  
LASSITUDE.FR  
GRATUIT FRANCE 2014 - XI

